

CATECHESE MYSTAGOGIQUE – 20 novembre 2010

Etrange matinée que celle de ce matin. Le samedi, d'ordinaire, tu es avec tes enfants, ou tu en profites pour faire le marché, ou pour te reposer un peu. Mais ce matin n'était pas un matin ordinaire. Depuis plusieurs jours, peut-être, y pensais-tu. Tu avais reçu cette invitation... et tu avais décidé d'y répondre. Comme on répond à un appel de Dieu : un brin inquiet, un brin confiant... sans trop savoir si tu devais y aller ou pas. Les appels de Dieu sont souvent ainsi, tu ne trouves pas ? ils nous provoquent là où nous ne sommes pas trop sûrs de nous... et nous embarquent dans des aventures que nous ne maîtrisons pas trop.

D'autant plus que là, l'aventure proposée par Dieu était de vivre le pardon. Ecouter un exposé sur le sujet, d'accord. En parler, passe encore. Mais le vivre ? Dieu était-il à ce point attirant pour toi, pour t'amener jusqu'ici et vivre cette aventure en Eglise ?

Car en arrivant, tu n'étais plus seul : d'autres avaient entendu le même appel de Dieu. D'autres avaient quitté leurs habitudes et se rejoignaient ici. Avec leur brin d'inquiétude et leur brin de confiance. L'Eglise se formait, le Corps devenait visible. Oh ! Pas un Corps vaillant, sûr de lui et de sa force ! Mais un Corps fragile, composé d'hommes et de femmes qui allaient être appelés à se reconnaître pécheurs.

Etrange Corps répondant à l'appel de Dieu. Faut-il que ce Corps ait tant de valeur à ses yeux ? Faut-il qu'il ait quelque chose de si grand à lui donner pour qu'il le convoque ainsi ce matin, et que nous en fassions partie ?

« Dieu, je te cherche », as-tu chanté. Comme si, arrivé ici, l'appel continuait à résonner à tes oreilles et à ton cœur. Comme si la réponse n'était pas encore donnée. Comme si Dieu n'en avait pas encore fini avec toi.

Et puis l'Alléluia a retentit. Pour acclamer celui qui nous convoquait tous. Ce Dieu ne faisait pas que t'appeler à venir : il avait quelque chose à te dire. A tous, à son Corps rassemblé, et à toi, personnellement.

Cette Parole, ce récit, tu l'avais déjà médité, quelques minutes plus tôt. D'abord avec d'autres. Puis en silence. Tu avais pris du temps pour la faire tienne. Pour le laisser parler. Pour lui laisser la place.

Petit à petit, tu t'es tu. Tu l'a laissé apaiser tes craintes, ou tu les as mises de côté, pour écouter.

Cette Parole, cette Bonne Nouvelle était maintenant à nouveau proclamée, haut et fort. Mais riche du partage précédent, portée par ton silence intérieur, nourri par le chant du psaume, elle venait résonner différemment, prenant du relief, de la profondeur, de la densité, de la gravité. Elle venait se lier à ta vie, lui donner consistance.

Jésus est devant la maison. Il annonce la Parole à une foule compacte. Cette foule était-elle aussi attentive que toi ? La voilà en tout cas troublée par le toit qui s'ouvre, et qui laisse apparaître quatre hommes portant à bout de cordes un cinquième homme, paralysé, allongé sur un brancard. Jésus se tait, puis se penche sur le

malade, le regarde, regarde les quatre porteurs, puis à nouveau le malade, et parle : « Mon fils, tes péchés sont pardonnés ».

Que disait-il, Jésus, avant d'être dérangé ? Nous ne le savons pas. « Il annonçait la Parole ». Mais la première parole de lui que nous entendons, c'est celle là : « Mon fils, tes péchés sont pardonnés ».

L'homme n'a rien demandé. Les porteurs non plus. Ils ont simplement remué « ciel et terre »... le toit de la maison ! Ils ont ouvert le toit et ont descendu leur ami au pied de Jésus, en espérant.

Tu as remarqué cette ouverture et cette descente : ne t'ont-elles pas fait penser au mouvement du baptême, lorsqu'on est plongé dans l'eau, parfois porté à bout de bras par les autres, pour y rencontrer le Christ ? Comme lors de ton propre baptême. A ce moment, alors que la foi de l'Eglise venait d'avoir été professée, le Christ t'a baptisé dans sa mort et sa résurrection. Il t'a fait revivre avec lui et en lui. Il a pardonné tes égarements, tes manques d'amour, tes fuites de Dieu, ton désespoir. Il t'a fait mourir avec lui, et dans sa mort, il t'a pris la main pour que tu vives dans sa résurrection. Et que tu te lèves, que tu marches, que tu grandisses, que tu construises un monde de justice et de paix.

Comme ce paralytique qui se met debout, prend son brancard sous le bras, et sort en marchant, devant la foule ébahie.

Ce jour là, le jour de ton baptême, Christ t'a appelé à prendre ta place dans son Corps, et à vivre en ressuscité.

Depuis ce jour, c'est bien ainsi que tu cherches à vivre ! Au milieu de tes engagements, avec ta famille, ton travail, tes recherches et tes questions, tes convictions et tes doutes, tes joies, tes impatiences, tes agacements, tes coups de blues, de sang ou de gueule... avec les richesses et les compétences que tu essaies de mettre au service des autres, pour construire une humanité plus belle, et aussi prendre ta place dans ce Corps Eglise. Et après tout, tu ne te trouves pas plus mauvais qu'un autre... Pas meilleur non plus, d'ailleurs ! Tu es ce que tu es, aussi ce que Dieu a fait de toi... et il t'aime ainsi ! Oh... il y a bien sûr des petites choses qui te gênent, parfois... mais avec le temps, on arrive à se faire à tout, même à soi-même !

L'invitation à prier ensemble t'a sorti de ton silence : il t'a fallu prendre la parole, à ton tour. Avec d'autres. Avec tous les autres. Tu as dit : « Le pardon est vital. Il libère notre capacité d'aimer. Il restaure les liens entre nous et avec Toi. Ouvre-nous à la joie qui naît de le donner et de le recevoir ». Tu t'es adressé à Dieu lui-même. A ce Christ qui relève le paralysé. A celui qui pardonne les péchés. Jusqu'à maintenant, tu l'avais écouté, reçu, accueilli. Là, c'est toi qui t'adressais à lui... et pour lui demander de te faire renaître par son Pardon !

Puis tu es venu chercher une tuile. Tu as participé, avec les autres, à ouvrir le toit de la maison. Comme depuis le début de la matinée, tous, nous ouvrons nos toits intérieurs, nous brisons nos carapaces et nos défenses. Nous laissons petit à petit la Parole, le Christ, nous réveiller et agir en nous. Nous étions tous les porteurs de l'évangile... et nous étions chacun le paralysé. Allais-tu, toi aussi, te laisser accompagner par les autres jusqu'à la rencontre du Christ ?

En retournant la tuile que tu avais dans tes mains, tu as lu ces questions : « qu'est-ce qui me paralyse et m'empêche d'aller vers Jésus ? » « Qu'ai-je à ouvrir pour me laisser porter par les autres ? », « Qu'ai-je à ouvrir pour accueillir le pardon ? »

Pas de doute : tu étais identifié au paralysé de l'évangile. Lui ne pouvait pas bouger. Il restait allongé jour et nuit. Il était comme mort, exclu de toute vie. Et cette absence de vie chez le paralysé a rejoint les difficultés que tu connais à vivre. A vivre et à aimer. A vivre, car à aimer. Il n'y a pas de vie sans amour. Jésus, qui est le vrai visage de l'amour, dit aussi qu'il est la vie. Tu le sais, parce que tu l'expérimentes : quand tu n'aimes pas, tu ne vis plus. Quand tu n'aimes pas, quand tu n'arrives plus à aimer, tu es brisé, comme les jambes de ce paralysé : en petits morceaux. Quand tu n'arrives plus à aimer, ni Dieu, ni les autres, ni ton frère, ni ton ami, ni toi-même, comment vivre vraiment ?

Quand le mensonge a filé sa toile, quand la peur a pris le pouvoir, quand la confiance a perdu du terrain, quand les divisions empêchent toute parole, quand le mot « amour » a été galvaudé, salit, trahit... à quoi s'accrocher ? A son propre brancard, en se laissant trainer par les autres ? Sans plus pouvoir choisir d'aller où l'on veut ? Sans plus arriver à vivre debout, à aimer à nouveau ?

Ça arrive, que la vie soit en morceaux... mais alors, que d'efforts pour retrouver l'unité, pour arriver à se réconcilier soi-même et avec les autres ! Comment un paralysé réapprendrait-il à marcher tout seul ? Et si c'était ça, se reconnaître pécheur : reconnaître que je ne peux pas, tout seul, recoller les morceaux éparpillés de ma vie ? Reconnaître que les événements, ou les habitudes, ont affadi la puissance de l'amour en moi ? Reconnaître que mon unité avec le Corps-Eglise n'est plus aussi brillante qu'au premier jour, et que non seulement moi, mais tout le Corps en pâti ?

Dieu, lui, continue de t'aimer. Il est ce Christ qui t'attend en bas de la maison, au milieu de la foule. Les porteurs avaient ouvert le toit, et c'était à toi de faire le pas.

Mais quel pas !

Alors tu es « rentré à l'intérieur de toi-même », comme le fils parti loin de chez son père et qui, après avoir gaspillé tout l'héritage, voulait rentrer à la maison. Tu es rentré à l'intérieur de toi-même, pour regarder les manques d'amour. Mais tu y as vu, en premier et en lumière, l'amour de Dieu pour toi. Il était là, le Christ. Il t'attendait. Il t'attendait depuis qu'il avait lancé son appel, quelques jours plus tôt. Ce qu'il voulait, le Christ, c'est que tu puisses marcher, comme l'homme de l'évangile à la fin du récit. Ce qu'il voulait, le Christ, c'est

que tu puisses aimer comme lui t'aime depuis le premier jour. Ce qu'il voulait, le Christ, c'est que tu puisses vivre en ressuscité, comme lors de ta sortie du bain baptismal. Il t'attendait.

Souviens-toi : tu as levé la tête. Et là, autour de toi, se tenaient des prêtres. Des hommes comme toi, devenus, par l'imposition des mains et par le don de l'Esprit Saint, ministres du pardon, serviteurs de la réconciliation. Pas meilleurs que les autres, mais envoyés en mission : missionnés pour donner le pardon au nom de Dieu, à qui le demanderait.

Il t'en coûtait peut-être d'aller voir un prêtre. Ils étaient plusieurs, tu les as regardés, un à un. Tu as regardé leur visage, leur façon de faire, et puis tu t'es décidé : tu as choisi celui vers qui tu allais te diriger.

Tu t'es levé, il t'a regardé venir. Et tu as vu dans ses yeux non pas le jugement ou la colère, mais la joie ! Il semblait heureux ! Profondément heureux ! Il t'attendait, comme le Christ t'attendait. Ton déplacement était comme la descente du paralyse de l'évangile : plein de crainte mêlé d'espérance, et en même temps dans la confiance et la joie de continuer à répondre à cet appel de Dieu, qui te travaillait le cœur. C'est bien lui qui t'avait fait signe. C'est lui qui t'avait accompagné jusque là. C'est lui qui t'attendait encore, et qui voulait se dire à toi, par les mains, les paroles et le visage de ce prêtre.

Il t'a fait signe de t'asseoir à ses côtés, et tu t'es tu.

Pas très rassuré, tu ne savais pas trop quoi dire. Par où commencer ?

Le prêtre a eu l'air de comprendre ton embarras. Il n'a pas paru s'en offusquer : le Christ ne s'inquiète pas des formes et des manières ! Même descendu en massacrant un toit, il a bien accueilli le paralyse ! Le prêtre t'a simplement dit que tu étais le bienvenu. Que tu étais attendu. Et que tu étais là, comme lui, au nom du Père, du Fils, et du Saint Esprit. Au nom de Dieu. Ensemble, vous avez tracé le signe de la croix sur vos corps. Vous vous êtes reconnus ensemble enfants de Dieu, et tu as reconnu en lui la présence de Jésus à tes côtés.

Tu t'es présenté, brièvement. Tu as voulu d'emblée confesser tes péchés, mais avant, le prêtre t'a invité à confesser l'amour de Dieu pour toi. A chanter magnificat, avec Marie. A reconnaître les merveilles que Dieu fait pour toi, et d'en rendre grâce. Ce n'était qu'à la lumière de l'amour de Dieu pour toi que tu pourrais voir ensuite tes maladresses dans l'amour, tes difficultés à aimer... et à t'aimer toi-même.

Il y eut ce dialogue, entre toi et le Christ. Un dialogue intime, personnel, à nul autre pareil. Un dialogue de vérité et de liberté. De liberté totale, qui ouvre à la vérité avec soi-même et avec Dieu. Il y eut peut-être des temps de silence, pour s'en remettre à l'Esprit de Dieu. Peut-être aussi sa Parole est-elle revenue à tes oreilles et à ton cœur...

Le prêtre – le Christ – t’a encouragé... à aimer. Il t’a redit la valeur de ta vie. Il t’a redit la foi que Dieu avait placée en toi depuis toujours. Il t’a redit l’amour incommensurable de Dieu pour toi : « Même si une mère oubliait son enfant, moi je ne t’oublierais pas ... J’ai gravé ton nom dans la paume de mes mains » (Is), t’a-t-il murmuré à l’oreille et au cœur.

Ensemble, pour avancer, vous avez convenu d’un temps de prière à prendre, d’un geste à poser, d’une action à faire. Il fallait bien concrétiser d’une façon ou d’une autre ce désir que tu portais de grandir encore dans l’amour !

Et puis le prêtre s’est levé. Il s’est placé devant toi, et dans le silence, il a imposé les mains sur toi. Il a refait pour toi le geste de Jésus. Le geste de bénédiction et de protection. Le geste de l’amour paternel. Le geste que l’Eglise se transmet de génération en génération en signe du don de l’Esprit Saint, cet Esprit qui jaillit depuis la Création jusqu’à la Pentecôte et qui ne cesse de créer et de donner vie. Le prêtre a fait ce geste, pour toi.

Puis il a dit : « Que Dieu notre Père te montre sa miséricorde ». La miséricorde de Dieu court de page en page dans la Bible. Elle semble être le véritable visage du Père. Dieu voulait donc se dire en vérité à toi, il voulait se manifester à toi tel qu’il est.

Et le prêtre a continué : « Par la mort et la résurrection de son Fils, Jésus, il a réconcilié le monde avec lui, et il a envoyé l’Esprit Saint pour le pardon des péchés ». Le Père plein de miséricorde agit dans l’histoire. Il agit par son Fils, et il agit par son Esprit. Par son Fils, mort et ressuscité, il est venu sauver ceux qui étaient perdus. En clouant la mort sur la croix, il a fait triompher la vie : il a pris sur lui le péché des hommes, ton péché. Le Fils, vrai homme et vrai Dieu, a réconcilié le monde, notre histoire humaine, avec son Père et notre Père. Et son action continue, par le souffle de l’Esprit. C’est l’Esprit que le Père envoyait sur toi, par les mains et les paroles du prêtre, pour que la vie de Dieu vienne guérir tes blessures.

Le prêtre a repris : « Par le ministère de l’Eglise, qu’il te donne son pardon et sa paix ». Ainsi, ce n’était pas l’homme en face de toi, qui te donnait le pardon de Dieu, mais toute l’Eglise ! Cette Eglise signe du Christ en notre monde, cette Eglise sacrement de la présence de Dieu au milieu de nous, cette Eglise de tous les temps et de tous les lieux, cette Eglise habitée du souffle de Dieu, guidée par lui et traversant l’histoire des hommes, cette Eglise accomplissait pour toi son ministère de miséricorde. Le Corps blessé par les manques de communion se faisait tendresse et réconciliation. La vie de ce Corps allait en être renforcée, revivifiée, en même temps que tu recevrais de lui le pardon et la paix !

Alors, le prêtre a dit, en traçant sur tout ton corps le signe de l’amour donné plus fort que toute haine, le signe de la croix : « Et moi, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, je te pardonne tous tes péchés ». Et il t’a relevé, il t’a remis debout.

La phrase de Jésus au paralysé t’était adressée, à toi, personnellement, riche de ce dialogue murmuré. Christ te pardonnait. Il ne faisait pas semblant, et tu ne le rêvais pas : tu l’as bien entendu avec tes oreilles. Tu l’as vu avec tes yeux. Peut-être l’as-tu ressenti au plus profond de toi : la paix s’est installée.

Christ n'a pas simplement fermé les yeux sur ce que tu avais voulu lui cacher. Il s'est donné à toi, dans la puissance d'amour du Père, par son Esprit. Il est venu te chercher, te rechercher au plus intime de toi-même, là-même où tu n'osais pas descendre, pour te ramener à sa vie. Il est descendu dans ta mort, pour que tu ressuscites avec lui. Il t'a sorti du tombeau de la violence et de la haine, de la division et des calculs. Et il t'a donné sa paix.

Dieu avait fait irruption en ta vie. Tu étais à nouveau ressuscité avec lui. Tu étais à nouveau en pleine communion avec son Eglise. La source de ton baptême se retrouvait désensablée. La Parole te créait à nouveau, libre !

Rappelle-toi : tu étais dans la paix et la joie ! Pas une joie exubérante, mais une joie intérieure, une joie paisible, une joie profonde : « Le Seigneur fit pour moi des merveilles, saint est son nom ! » as-tu peut-être murmuré. La joie du paralysé qui se lève, enfin, qui prend son brancard, et qui traverse la foule. La joie de la vie et de la liberté retrouvées. La joie d'être en vérité avec toi-même et avec Dieu.

Pour cette joie, tu as voulu rendre grâce, et tu t'es mis en prière. Mais en regardant autour de toi, tu as vu que les autres membres du Corps, eux aussi, reprenaient vie, un à un, sous l'action de l'Esprit donné et du pardon de Dieu reçu !

Alors ensemble, vous avez chanté et loué l'Esprit de Sainteté. Et ensemble, vous avez dit merci au Dieu d'amour et de vie qui venait de renouveler tout son peuple dans la confiance. Ensemble, vous pouviez désormais aimer avec plus d'intensité et de vérité qu'auparavant. Grâce à Dieu, son Corps blessé devenait signe d'un pardon et d'un avenir possible : « C'est ton pardon, demandé et reçu, qui nous fait tenir debout et qui restaure notre capacité d'aimer et d'espérer », a dit l'évêque au nom de tous.

Alors, chacun se reconnaissant enfant du Père, nous avons prié, debout, avec les mots que Jésus nous a laissés : « Que ton nom soit sanctifié, que ta volonté soit faite ! »

Mais ce n'était pas fini : tu n'étais pas venu pour rester ici et t'installer dans la chaleur de cette rencontre. Dieu t'invitait à repartir là où tu vis, riche de la paix du Christ. C'est ce que le l'évêque a lancé, comme une dernière invitation : « Allez dans la paix du Christ ! » Pour que le monde sache que Dieu est vraiment le Dieu de la vie, et que par ton action et ta présence, tu sois signe de ce Dieu au milieu des hommes.

Et, le cœur réconcilié, nous pouvions alors chanter la gloire de Dieu !

P. Benoît Lecomte